

toutes les satisfactions désirables ; ils en donnent, cependant ; c'est un point acquis. Or, comme l'a très judicieusement fait observer le Rév. M. Pilote, "quand on veut monter il faut suivre les degrés de l'échelle et prendre le temps d'arriver au sommet." \* Les sociétés d'agriculture n'ont pas aplani encore toutes les difficultés de leur tâche. Il en est même de ces difficultés qui ne cesseront de longtemps, c'est à craindre, car elles tiennent profondément aux folles misères de la faiblesse humaine. Ce sont des considérations de tout genre à prendre pour maintenir la concorde et relever les esprits découragés ; ce sont souvent des susceptibilités à ménager, et parfois des convoitises indiscrettes à satisfaire ; ce sont des démarches incessantes, des sollicitations, oserons nous dire, pour engager les populations à prendre place dans l'arène, et les convaincre qu'il s'agit de leur propre bien-être, qu'il s'agit de l'avenir de leur famille, qu'en un mot la prospérité publique n'est autre chose que la prospérité de chacun.

Après tout, ces considérations ne sont pas exceptionnelles pour notre contrée, ce qui prouve manifestement qu'elles résultent de la force des choses. Dans le Haut-Canada, le rapport de l'exposition faite à Hamilton, à l'occasion de la visite du Prince, signale des cas analogues et en fait un sujet de griefs contre les comités. En Europe, en France spécialement, où il n'est pas rare de trouver des comités dont les opérations sont circonscrites dans des limites bien plus étroites que celles de nos sociétés d'agriculture, les comités organisateurs ont longtemps fonctionné dans la solitude ; il leur a fallu exercer une grande puissance d'action, user aussi de voies diplomatiques, de patience et de persévérance pour triompher, nous ne dirons pas seulement de l'apathie, mais des répugnances populaires.

Quant à substituer des concours de district aux concours de comté, et les espacer de deux ans, ce serait, dans notre opinion, une double faute. "Une bonne exposition de district tenue tous les deux ans, dit le *Franco-Canadien*, produirait des résultats infiniment meilleurs." D'abord, serait-elle bonne ? C'est une question qu'il est permis de poser et impossible de résoudre. Il en est de même des résultats promis ; cette promesse est pour le moment téméraire. Toute l'économie de la proposition est purement hypothétique. Le cercle d'opération serait plus étendu, l'intervalle d'une exposition à l'autre serait prolongé, mais l'esprit sur lequel on aurait à agir serait le même. Nous n'y voyons qu'une chose, c'est que la difficulté serait plus grande ; nous aurions même une crainte, c'est que l'intérêt ne diminueât, c'est que les gens, en leur donnant un si long terme pour se préparer, n'eussent le temps de rentrer dans leur coquille, qu'on nous permette l'expression.

Des écoles de comté ! Hélas ! Deux écoles sont ouvertes maintenant pour le Bas-Canada et l'on ne peut dire que les conditions d'admission en sont excessives, hors de la portée de nos cultivateurs. Dans le Haut-Canada, l'enseignement y est aussi professé à de modiques conditions. Eh bien ! là comme ici, on attend les élèves. Et cela s'explique. Il faut avant tout que l'utilité, la nécessité de cet enseignement soit bien démontrée ; et le moyen, c'est le système des

\* Mars 1867, page 178.